

170, BOULEVARD DU MONT-PARNASSE
75014 PARIS - FRANCE
TÉL. 325-36-74
C. C. P. 1248-74 PARIS

En 1973, la dissolution du Parlement marquait l'avènement d'une dictature militaire camouflée: le président Bordaberry gouverne par décrets sous le contrôle des militaires. Décimé depuis plus d'un an, le mouvement des Tupamaros vient de sortir de son silence: il prend position, il fait son autocritique, et il définit son objectif. Le tract suivant a fait l'objet d'une intense circulation depuis le 26 juillet dernier) (Note DIAL).

LE MOUVEMENT DE LIBERATION NATIONALE "TUPAMAROS" S'ADRESSE AU PEUPLE

La dictature militaire fasciste a levé le masque en supprimant les derniers vestiges des libertés qui existaient encore dans le pays. Le fascisme est la nouvelle forme de violence des exploités. La production agricole et l'élevage sont bloqués, et l'industrie est paralysée par suite du manque de matières premières. Le gouvernement des grands propriétaires veut transformer le pays en une grande propriété agricole; les riches ont vu leur richesse se multiplier, alors que le peuple a vu sa pauvreté se multiplier.

Le chômage augmente, l'inflation mine les salaires; la misère est à l'ordre du jour. Les aliments de première nécessité font aussi défaut; la nourriture du peuple est une tragédie qui recommence tous les jours. Mais le peuple n'accepte pas dans la passivité cette situation: il s'organise pour la lutte.

La grève héroïque contre la dictature en est la preuve; grâce à leurs actions et à l'occupation des lieux de travail, la classe ouvrière et le peuple ont fourni la réponse historique. Et c'est précisément pour s'opposer à cette présence combattive du peuple, qui fait question non pas tant aux hommes mis au gouvernement par l'oligarchie qu'à l'oligarchie elle-même, que les maîtres du pays ont recours au fascisme, en transformant les stades en prisons, en tirant sur les manifestants et en pratiquant l'assassinat en pleine rue. C'est la raison pour laquelle le fascisme est la nouvelle forme de violence utilisée contre le peuple.

C'est pour cela qu'on a imposé la dictature militaire.

Les scrupules moraux des riches disparaissent quand leur richesse est en jeu; pour les grands propriétaires fonciers, il n'y a pas d'autre démocratie que celle de leurs millions. Ils sentent que, par sa lutte, le peuple met en question leur façon de vivre, mais ils n'acceptent pas de perdre leurs privilèges. C'est pour cela qu'ils n'hésitent pas à implanter la dictature: ils ont recours à l'emprisonnement, à la torture et à l'assassinat en transformant le pays en un immense camp de concentration.

Devenue gardienne de prison, tortionnaire et assassin du peuple, et donc fasciste, l'Armée n'est pas novice dans cette manière d'agir. En 1951 déjà, lors de la grève des "organisations solidaires", l'Armée a révélé son vrai visage de répression. En 1968 et 1969, c'est l'Armée

qui a arrêté des milliers de travailleurs, qui a matraqué les ouvriers de l'UTE et de l'ANCAP au CIM, qui a enfermé des milliers de travailleurs à l'Ile des Fleurs et dans les casernes de l'intérieur du pays, qui a inventé les "promenades" et les plantons à La Rambla. En 1969 déjà, des fonctionnaires du secteur bancaire mouraient dans les casernes.

L'Armée a démontré une fois de plus, depuis ce temps-là, que son rôle fondamental est finalement d'être le bras armé de l'oligarchie, parce qu'elle se transforme en bourreau du peuple. Ce n'était pas le rôle que lui attribuait Artigas (1).

Devenue l'homme de main des banquiers et des grands propriétaires fonciers, mise au service "des méchants étrangers et des américains encore plus méchants", l'Armée d'aujourd'hui s'unit aux bourreaux d'Artigas, les "gorilles" brésiliens, dont elle se dit l'admirateur dont elle reçoit aide et "conseil", et auxquels elle veut finalement nous vendre.

La classe ouvrière et le peuple brandissent aujourd'hui à pleines mains les drapeaux les plus authentiques de la libération qu'arborait Artigas, et ils se dressent contre les mêmes ennemis, comme autrefois le peuple d'Artigas au temps de la Vieille Patrie. Aujourd'hui, précisément, à l'heure où d'autres révolutionnaires et d'autres peuples d'Amérique latine luttent pour conquérir l'indépendance totale contre leurs oppresseurs nationaux et impérialistes.

C'est pour cela qu'il est évident aujourd'hui que les vrais ennemis du peuple sont l'oligarchie, avec l'Armée, et l'impérialisme américain.

Les Tupamaros ont toujours soutenu qu'il fallait vaincre les organismes répressifs de l'oligarchie pour pouvoir en finir avec son pouvoir. Dans cet affrontement, nous avons subi un échec passager à partir du 14 avril 1972, en raison, principalement, de nos déficiences et de trahisons.

Nos déficiences ont été les suivantes: d'une part, une sous-estimation de l'ennemi, car il était beaucoup plus puissant que nous le pensions, surtout à partir du moment où il acquérait une qualification technique et bénéficiait de l'aide des millions nord-américains. D'autre part, en vue de cet affrontement, nous n'avons pas suffisamment tenu compte, dans ses termes exacts, de la formidable capacité de lutte du peuple, et nous avons trop mis notre confiance dans nos propres forces.

Sans la participation et la direction de la classe ouvrière, la révolution est impossible.

Les trahisons ont également joué un rôle important. Les traîtres font toujours leur apparition quand les peuples se soulèvent pour lutter et conduire leur destinée. Héctor Amodio Pérez et Mario Arquímedes Píriz Budes sont en partie la cause des succès de l'Armée. Le peuple leur règlera leur compte.

Mais face aux trahisons d'Amodio et Piriz, combien ont subi et subi la torture et la mort avec courage et dignité! Combien ont regardé la mort en face, sans hésiter, comme de vrais révolutionnaires!

(1) Le général José Artigas est né à Montevideo en 1764. Il a été le premier chef du gouvernement national uruguayen en 1815 (N.d.T.)

Face aux quelques-uns qui ont tourné le dos au peuple et à la révolution, beaucoup d'autres n'ont ouvert la bouche que pour jeter à la figure des bourreaux leur mépris et leur rébellion. C'est leur exemple qui doit nous servir constamment de guide. Des milliers de combattants sont emprisonnés dans les camps de concentration de l'ennemi: le peuple les libérera. Ce ne sera pas un cadeau du fascisme; ce sera le fruit de la lutte, continuée et radicale, du peuple organisé.

Que l'exemple des combattants tombés demeure vivant dans la mémoire du peuple en lutte! Honneur révolutionnaire à ceux qui ont été plus forts que leurs tortionnaires!

A partir de maintenant

Le peuple a un rude défi à relever: ou bien prendre le chemin des armes révolutionnaires pour construire et défendre la patrie d'Artigas, celle des exploités, ou bien accepter de devenir une grande propriété agricole au service des "gorilles" brésiliens. Nous avons déjà parcouru un long chemin de sacrifices.

La tâche fondamentale du peuple consiste à multiplier les efforts d'organisation en vue de la lutte dans les usines, dans les centres d'études, dans les quartiers, dans les chantiers, dans les hameaux, dans la campagne, en se servant de tous les moyens contre l'ennemi, en l'épuisant, en le harcelant, en ne le laissant jamais en paix, et en coordonnant toutes les formes de lutte.

Les expériences récentes, comme celle de la grève contre la dictature, sont la démonstration que la révolution n'est pas seulement nécessaire dans notre patrie, mais qu'elle est possible. Retarder la poursuite de cet objectif, c'est quitter le chemin déjà parcouru.

Il y aura des situations diverses au cours de ce processus. Nous marcherons avec toutes les positions politiques qui représentent une avancée du processus révolutionnaire. Mais cela ne sera pas possible par le chemin de concessions accordées à l'ennemi. Les exigences de la lutte n'admettent l'exclusion de quiconque est réellement disposé à briser la dépendance vis-à-vis de l'Amérique du Nord, à faire courber l'échine à la grande propriété et à supprimer l'oppression du peuple par l'oligarchie.

L'objectif a toujours été le même et nous le réaffirmons aujourd'hui: il ne s'agit pas d'améliorer le régime, mais de le détruire, afin de forger et d'édifier une nouvelle société dirigée par les travailleurs.

Et cette tâche est celle de l'ensemble du peuple.

Organisons la guerre populaire contre la dictature fasciste!
La patrie ne sera pas brésilienne!
La liberté ou la mort!

Mouvement de Libération Nationale (Tupamaros)
juillet 1973

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

D 114-3 DIAL 17/09/73